

**OEUVRES,
LONGUES
ET BRÈVES**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649660582

Oeuvres, Longues et Brèves by François Coppée

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

FRANÇOIS COPPÉE

**OEUVRES,
LONGUES
ET BRÈVES**



LONGUES ET BRÈVES

Une Faute de Jeunesse

À ANDRÉ THEURIET

I

HENRI LUC, pour aller du Faubourg Saint-Jacques, où il nichait dans un grenier, à la rue du Regard, où logeait M. le comte de Vindeuil, traversait le Jardin du Luxembourg, que le mois d'avril avait déjà paré de feuillages

tendres et de frais lilas. Le vent était aigre; les nuages violets, et gros de giboulées, couraient vite. Mais ils laissaient voir des espaces de ciel bleu, des « culottes d'ange », comme disent les bonnes gens; et le soleil, qui souriait par intervalles, était déjà tiède et promettait la prochaine arrivée du printemps.

Ces claires matinées, qui réjouissent les vieux flâneurs, n'ont rien d'agréable pour un jeune homme fier, pauvre et mal mis, comme était Henri Luc. Au grand soleil, sa redingote lui parut plus râpée, ses gants plus flétris et la fente de sa bottine droite plus visible. Il se dit que, pour la démarche qu'il allait faire, sa tenue était à peine décente, et il se sentit plein de découragement. Ce M. de Vindeuil, à qui cependant il était chaudement recommandé, le prendrait sans doute pour un claquepatin, pour un bohème, et l'éconduirait. Allons! c'était trop beau, cette place de secrétaire. Dix-huit cents francs, seulement pour quelques heures d'occupation par jour, cela eût pourtant fait joliment son affaire. Il aurait pu se remettre au travail, piocher sa licence et son agrégation. Mais non, le guignon s'acharnait après lui. Il manquerait encore cette bonne aubaine, à cause de ses chaussures trouées; et il lui faudrait de nouveau courir le cachet, vendre au rabais son grec et son latin, ou, ce qui serait pis, ren-

trer comme pion dans quelque pensionnat, dans quelque « four à bachot ».

Pour se donner un peu de confiance et d'espoir, Henri Luc s'arrêta un moment, tira de sa poche la lettre — non cachetée — du vieux M. Berthier, son ancien professeur de rhétorique, qui l'introduisait auprès du comte de Vindeuil, et la relut avec attention.

Elle était conçue en ces termes :

Paris, le 15 mai 1874.

« Monsieur le comte et cher ancien élève,

« Voici le jeune homme de qui je vous ai parlé. Je le tiens pour un des sujets les plus distingués qui se soient assis sur les bancs de notre vieux lycée Henri IV. Il y a fait ses études en qualité de boursier, et, il y a deux ans, comme il venait de passer son baccalauréat ès-lettres, il a perdu sa mère, une pauvre veuve, vivant d'une pension de l'État qui s'est éteinte avec elle. Henri Luc s'est trouvé alors tout à fait dépourvu de ressources et a courageusement gagné sa vie en donnant des leçons, ce qui n'est rémunérateur pour personne et surtout pour un très jeune homme. Il n'a pas réussi, l'hiver dernier, à son examen de licence ; mais il réparera cet échec, j'en suis certain, car

il sait beaucoup. Je le pousse à préparer aussi son agrégation, qui lui permettra de suivre sa carrière dans l'Université. Il lui faudrait, pour cela, pendant deux ou trois ans, une besogne qui ne l'absorbât pas, qui lui laissât du temps. Quand vous m'avez dit que vous cherchiez un secrétaire, j'ai tout de suite pensé à Henri Luc. Je me porte garant de son intelligence, de son zèle et de ses sentiments d'honneur. Vous n'aurez qu'à vous louer de lui, et vous lui rendrez un grand service.

« Le seul point délicat, sur lequel j'ai, l'autre jour, appelé votre attention, c'est que Henri Luc, comme la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui, a été élevé dans les principes les plus libéraux. J'ajoute bien vite que, malgré son jeune âge, il est plein de tact et de réserve, et qu'il ne dira jamais une parole qui puisse offenser votre foi ou vos convictions. Je sais aussi que leur fermeté n'a d'égale que votre tolérance. La preuve, c'est que je suis moi-même libre penseur et républicain, et que cela n'a jamais altéré en rien l'amitié que vous portez à votre vieux maître. C'est à cette amitié que je m'adresse pour vous prier de résister au désir très légitime que vous pourriez avoir de choisir un secrétaire qui partage vos idées politiques et religieuses, et de donner la préférence à mon protégé, que je considère, je vous

le répète, comme un esprit d'élite, comme un jeune homme du plus grand avenir. D'ailleurs, je me reproche d'attacher tant d'importance aux opinions et, pour mieux dire, aux tendances d'un enfant de dix-neuf ans. A mon point de vue, je devrais plutôt craindre qu'il n'en changeât, si vous l'admettez dans votre vie intime. Car — je le dis sincèrement — le spectacle de vos vertus chrétiennes et de votre dévouement si fidèle et si désintéressé à la cause royaliste ne pourra que pénétrer mon jeune ami de respect et d'admiration.

« Veuillez agréer, monsieur le comte et cher ancien élève, l'expression de mes sentiments les plus affectueux.

« L. BERTHIER,

Professeur de rhétorique au lycée Henri IV. »

Un peu rassuré par la lecture de cette lettre, à la fois chaleureuse et adroite, Henri Luc se remit en marche et arriva bientôt rue du Regard à l'adresse indiquée.

C'était un magnifique hôtel, dans le goût lourd et pompeux du Grand Siècle, et le jeune homme sentit redoubler son anxiété, en franchissant la porte monumentale. Mais dans cette demeure princière le comte de Vindeuil occupait seulement, à titre de locataire, un fort

modeste logement, qui était situé au-dessus des remises et auquel on accédait par un étroit et raide escalier. Les quatre pièces de cet appartement en enfilade, petites, basses de plafond et inconmodes, avaient pourtant un charme. Toutes leurs fenêtres s'ouvraient sur un jardin planté de vieux ormes, où les ramiers faisaient leurs nids.

Au coup de sonnette de Luc, un domestique à moustaches d'ancien soldat vint ouvrir immédiatement, et, dès que le jeune homme se fut nommé, lui fit traverser une antichambre et une salle à manger dignes d'un petit bourgeois, et l'introduisit dans la troisième pièce, où se trouvait le maître du logis.

Tendu d'un méchant papier vert et encombré de casiers, de registres et de cartons, le cabinet de M. de Vindeuil faisait songer, au premier coup d'œil, à l'ancre d'un usurier. Mais cette impression était aussitôt corrigée par les deux belles gravures de la muraille — portraits du pape Pie IX et du comte de Chambord, chacun enrichi d'un précieux autographe — et par une tête de Christ en bois sculpté, douloureux et pathétique chef-d'œuvre de l'Espagne du XVI^e siècle, posé tout à cru sur l'affreuse tablette de marbre porteur de la cheminée. Malgré la poussière et les paperasses qui les souillaient, les fauteuils, les chaises, et surtout le bureau

Louis XVI, orné de cuivres délicats, avaient l'aspect honorable de vieux meubles de famille. Le désordre de ce logis, qui aurait fait dresser les cheveux d'une ménagère hollandaise, offrait d'étranges contrastes. Une bouillotte de cuisine chantonnait devant le feu; un miroir à barbe, évidemment acheté à la boutique à treize, pendait à l'espagnolette, tandis que, sur un petit guéridon, le papier crevé d'un rouleau de mille francs avait répandu quelques louis à côté d'une boîte de havanes. Toute la chambre était pleine, d'ailleurs, d'une brume parfumée, évidemment due à l'un de ces cigares de choix.

A l'entrée de Luc, M. de Vindeuil, qui écrivait en fumant, se leva, et, quand il eut débarrassé l'un des fauteuils d'une pile de dossiers :

« Vous êtes sans doute, monsieur, le jeune homme envoyé par M. Berthier ? demanda-t-il.

— Lui-même, » répondit l'étudiant, qui présenta sa lettre de recommandation.

Le gentilhomme lui indiqua le siège libre d'un geste courtois, s'assit à son tour, et, tandis qu'il lisait, Luc put l'examiner tout à son aise.

Ce qui étonnait, d'abord, dans le comte de Vindeuil, alors âgé de quarante-cinq ans, c'était son extrême maigreur et sa taille démesurée. Sa tête très petite, son torse très mince, son dos un peu voûté déjà, ses jambes et ses bras trop longs, lui donnaient l'aspect dégingandé de